

*Marco Lodoli*

# Les Prétendants

**La Nuit – Le Vent – Les Fleurs**

*Trilogie romanesque traduite de l'italien  
par Louise Boudonnat*





# Les Prétendants

DU MÊME AUTEUR

*chez le même éditeur*

CHRONIQUE D'UN SIÈCLE QUI S'ENFUIT, 1987

LE CLOCHER BRUN, 1991

LES FAINÉANTS, 1992

COURIR, MOURIR, 1994

*chez d'autres éditeurs*

BOCCACCE, L'Arbre vengeur, 2007

ÎLES, GUIDE VAGABOND DE ROME, La Fosse aux ours, 2009

SNACK-BAR BUDAPEST, Les Allusifs, 2010

Marco Lodoli

# Les Prétendants

La Nuit. Le Vent. Les Fleurs

*Trilogie romanesque traduite de l'italien  
par Louise Boudonnat*

*P.O.L*  
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

Titre original : *I pretendenti*  
© Giulio Einaudi Editore S.p.A., 2003  
© P.O.L éditeur, 2011, pour la traduction française  
ISBN : 978-2-8180-0001-4  
[www.pol-editeur.com](http://www.pol-editeur.com)

*À Silvia,  
moitié lumière et moitié ombre*





## LA NUIT

*Tu as été frappé en substance, là  
où se tiennent les forces les plus obscures,  
là où pour les êtres humains commence la  
nuit.*

Scipione



- « Bois, Costantino.  
– J’ai déjà trop bu.  
– Bois encore, cela rend plus gai.  
– J’ai la tête qui tourne.  
– Eh bien, laisse-la tourner. »

L’homme qui verse le vin a la main épaisse et velue comme une pierre de chair moussue, le poignet qui ressemble à une cheville est enfermé dans une gourmette d’or d’où pendent des médailles avec la louve et l’aigle. Il a roulé les manches de sa veste rouge et il a le visage triste de qui s’oblige à sourire, il se fait appeler Fedele.

« Allez, cul sec », répète-t-il.

Costantino boit les yeux fermés, les battements sourds du fleuve contre la quille du bateau restaurant martèlent ses tempes, on dirait que quelque chose veut entrer de force. Ils sont les trois derniers clients de la salle : Costantino, Fedele et son acolyte, un type sec aussi décharné qu’un tibia, qui ne dit rien et fixe la nuit au-dehors, l’artère d’eau noire. Il caresse patiemment la longue barbiche de chèvre qui lui pend au menton. Ottavio est le nom qu’on lui donne.

Fedele fume sans plaisir, seulement parce que dans la vie il a toujours fumé trois paquets de cigarettes par jour. Il rejette la fumée par le nez et la cendre dans les assiettes, entre les coquilles vides de

palourdes et de moules baignant dans la sauce, il brise les cure-dents sur le dos de la nappe, regarde l'heure : minuit moins vingt, il est encore tôt.

Il dit : « Tu n'as guère changé depuis que je te connais, Costantino. Tu as toujours ce visage de gamin, même si aujourd'hui tu es ivre. »

Costantino repose son verre, le restaurant semble une barque qui tangue dans la tourmente, monte, descend et se couche entre les flux de vin qui le noieront, emportant d'un moment à l'autre les assiettes sales et propres, les nappes et leurs éclaboussures, les assassins et la victime. « C'est parce que je suis amoureux », répond-il et il essaye de prononcer ces mots sans bafouiller.

Fedele éteint sa cigarette dans la sauce pimentée, en allume une autre, regarde encore sa montre et d'une voix basse raconte : « Tu ne voudras peut-être pas me croire, mon cher Costantino, mais parfois en fumant sur le balcon à la maison, je songe à toute cette immensité. Cette tache incommensurable, sans limites, une chose qu'on ne peut même pas imaginer. Une régurgitation qui n'en finit jamais, galaxies, firmaments, des planètes et encore des planètes, et puis toute cette obscurité terrifiante au milieu. Et je me demande ce qu'il peut y avoir de plus démesuré. La seule chose qui me vient à l'esprit est le mal que les êtres ont fait depuis l'origine sur cette terre. La somme des souffrances de tous les animaux dévorés vivants, coup de dent après coup de dent, de tous les hommes rongés par les pires maux, de tous les moustiques et les araignées écrasés contre les murs, la douleur des rats noyés, des corps tailladés par le fer et les bombes, des poissons qui se tordent et étouffent au fond des seaux, eh bien, je me dis, en voilà un autre d'infini. À moins que ce ne soit le même. »

Ottavio se lève, le dos voûté, aussi long et maigre qu'un réverbère, il appuie son front contre la vitre, il lisse sa barbichette entre ses

doigts : « La lune a disparu, il y a des nuages plein le ciel, vous allez voir qu'il va se mettre pleuvoir », et les mots embuent le carreau. Sa veste élégante a un mauvais pli, elle lui pend sur le côté, on dirait qu'il a un pavé dans la poche ou un revolver.

« L'amour aussi est infini », bredouille Costantino, et il lève son verre pour trinquer à la foule des amants depuis le commencement des temps, aux caresses, aux trahisons.

« On peut le compter parmi le mal, l'amour fait seulement mal.  
– Ce n'est pas vrai, tu te trompes. »

Fedele écarte les bras, l'air de dire : si ça peut te faire plaisir, gamin ivre. Il a le torse très large, des poils désormais presque blancs, et il pourrait consoler sur sa poitrine bien des misères. Du reste, il a supporté dans sa vie sans rechigner tout le mal qu'il a dû faire aux autres, toutes les plaintes de ses victimes. « La journée a été belle aujourd'hui, dit-il. Allez, Costantino, bois un autre verre. Je t'accompagne, et trinque avec nous, Ottavio.

– S'il le faut, fait Ottavio en s'éloignant de la vitre.

– Je n'en veux plus, dit Costantino, et il fait signe que non en secouant sa tignasse blonde qui se balance devant ses yeux. Le fleuve recommence à cogner dans sa tête.

– Bois, crois-moi, ça vaut mieux. »

Costantino tend ses mains devant lui : un tremblement les agite, comme si elles avaient compris d'elles-mêmes ce qui les attend, deux feuilles d'arbre qui dans le vent pressentent l'arrivée de la hache. « Il est quelle heure ? demande-t-il.

– Minuit moins le quart. »

Et Costantino, les mains tendues, dès lors moins craintives, tandis que dans son esprit les murs reculent et volent en éclats pour accueillir tout l'amour dilapidé du monde, se dit : quel gâchis, dans un quart d'heure, ils m'abattront comme un chien.

Fedele et Ottavio sont passés le chercher tôt ce matin, Costantino était encore au lit quand il les a entendus l'appeler. Son nom est entré dans son rêve, telle une épée dans l'oreiller. Dans son rêve, il était vêtu d'un costume de cérémonie qu'il n'a jamais eu, les manches de sa chemise blanche étaient fermées par deux brillants, deux voiles gonflées de lumière, et sa cravate noire lui coupait la respiration. Il était agenouillé sur un coussin de velours turquoise, face à une mer hivernale déchaînée. Les vagues charriaient des algues sur la plage, des débris, des têtes de poupée, mais aussi des fleurs rouges et blanches qui s'échouaient près du coussin. Les pieds baignés par l'écume et attifé comme un cardinal ou un mage, un nain se tenait devant lui les bras croisés, « on s'impatiente », disait-il, la voix légèrement agacée, puis il ajoutait d'autres paroles que le vent balayait. Costantino lui a alors demandé : « Tu es le Fou, c'est ça ? », mais le nain n'a pas répondu, il tirait de ses petites mains sur sa veste brodée d'arabesques et d'animaux étranges et il donnait des coups de pied dans l'eau qui giclait. Costantino regardait la plage tout autour : les gens de son quartier, en habit de fête, qui se tenaient sur deux rangées comme sur les bancs d'une église, certains souriaient, d'autres bâillaient, un filet de salive entre les lèvres. Et sur les bouches des femmes fardées de rouge, Costantino lisait : « On s'impatiente », mais on attendait quoi au juste ? Lui-même l'ignorait. « Je ne sais pas, je suis franchement désolé. » Il y avait maintenant à côté de ses genoux un autre coussin, blanc. « Nous voulons connaître la mariée, où est-elle ? » criaient les invités exaspérés, mais seules les vagues venaient à sa rencontre, la mer léchait les deux coussins, les recouvrait, le vent jetait des poignées de sable dans les yeux. Costantino se demandait lui aussi : « Où est mon épouse, où est passé mon amour ? » et il tri-

potait anxieusement le nœud de sa cravate, et autour du cou il avait désormais une corde. « Où est l'amour qui m'attend ? » Les gens de la fête avaient disparu, seul le nain était encore là, qui lui souriait comme un cardinal ou un mage, il tenait l'autre bout de la corde dans ses petites mains et répétait : « Mon cher Costantino, qu'est-ce que tu m'as fait Costantino, Costantino... »

Costantino a soudain ouvert les yeux et dans le noir il ne savait plus où il était, qu'est-ce qu'il lui arrivait, qui l'appelait. Il avait les bras repliés sous sa poitrine, complètement ankylosés : la moitié de son corps lui semblait étrangère, plongée dans une contrée obscure, inaccessible. Ce sont mes bras, ce sont eux qui rêvent d'amour et d'étreintes, et peu à peu il les sentit se remplir douloureusement de son sang, remonter jusqu'à lui charriés par une infinité de fourmis.

« Ouvre Costantino, espèce de loir ! »

Costantino s'est levé de son lit de camp, il a fait glisser le verrou et s'est retrouvé nez à nez avec Fedele et Ottavio, qui masquaient la lumière éclatante du matin.

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

– Réjouis-toi, aujourd'hui on t'emmène en balade », a dit Fedele en même temps qu'il soufflait une bouffée de cigarette.

« J'ai du travail, il y a beaucoup à faire. Le froid va arriver et je dois rentrer les pots dans la serre, envelopper le bougainvillier sous du plastique... » a balbutié Costantino, même si ces tâches, en les énumérant, ne lui semblaient d'ores et déjà plus qu'un fardeau inutile.

– Aujourd'hui, c'est vacances. Et ne mets pas ton vieux bleu de travail, fais-toi beau. »

Tandis que Costantino enfilait rapidement un pantalon, un pull, des chaussettes de laine et des souliers noirs, Fedele et Ottavio examinaient la pièce, effleuraient du doigt les dents des râteaux, la tondeuse, les sacs de terre grasse encore cachetés.

« Comment tu fais pour vivre dans pareil gourbi ?

– J’y étais plutôt bien jusqu’à présent, il y a tellement longtemps que je vis ici que ça me paraît un bon endroit. »

Ottavio a pris la grande cisaille, il taillait l’air qui embaumait, puis pour rigoler il l’a fait claquer entre ses longues jambes étiques. « Zac », a-t-il crié, et il s’est mis à entonner *Volare* avec une voix de castrat.

« Avec j’égale les haies de buis du labyrinthe, a ajouté Costantino.

– Le zob aussi est un labyrinthe, on se le figure tout droit, mais celui qui le suit s’y perd », a ricané Ottavio, en découvrant ses longues dents jaunes.

Costantino a lissé sa tignasse blonde en mouillant le peigne sous le robinet du large évier à moitié envahi par les pots de plantes odorantes. Dans la pénombre argentée du miroir, son visage lui a évoqué une vieille photo d’étudiant : les yeux sont innocents et dociles, pourtant de plus près on s’aperçoit que le temps les a cernés d’un fin réseau de rides ; la bouche est délicate, à peine éclosée, comme si elle allait moduler de fragiles paroles d’espoir, mais les lèvres sont gerçées et, derrière elles, les dents manquantes ont laissé deux ou trois trous noirs au fond de la mâchoire ; le front est ample, un ciel dégagé lentement gagné par les nuages.

« On y va, a ordonné Fedele.

– Mais on a le droit ? Avec tout ce qu’il y a comme travail, les fleurs, les arbres, les animaux... a répété consciencieusement Costantino.

– Bien sûr que nous avons le droit, le Fou veut qu’aujourd’hui notre jardinier se change les idées. On ne peut pas toujours travailler comme des nègres. T’en fais pas, l’herbe ne séchera pas sur pied si tu ne t’en occupes pas une journée. »



Au-delà de la cabane, il y a le jardin, mais dire le jardin, ce n'est pas dire grand-chose : c'est un vallon coloré suspendu au-dessus du monde. L'herbe est un tapis éblouissant qui suit les ondulations du terrain et qui, ce matin, conserve çà et là des nappes d'obscurité, comme si le jour ne voulait pas étancher les secrets de la nuit. Buissons de lauriers et de lavandes, roses chatoyantes et massifs d'aubépines, hortensias et mimosas illuminent saison après saison le manteau verdoyant. D'un côté surgissent de terre les troncs tordus d'un petit bois argenté d'oliviers, de l'autre les fûts droits des pins parasols forcent l'œil à s'élever vers le ciel et, entre les oliviers et les pins, entre l'endurance et la majesté, les oiseaux indifférents volent et piaillent dans l'air matinal. Plus loin tranche le rouge des écuries que rehausse l'or de la paille, entassée en bottes tel un jeu de construction. Tout au fond du vallon, il y a le labyrinthe, avec ses grandes haies plus ou moins taillées à hauteur d'homme, il s'enroule sur lui-même à l'instar d'une pensée obstinée.

La maison de maître se dresse au-delà d'une déclivité sous la frondaison de deux chênes séculaires. Du cabanon, on n'aperçoit que les fenêtres de la tourelle la plus haute incandescente sous les rayons du couchant et elle est envahie par le lierre : il a grimpé opiniâtement jusque là-haut, plantant ses griffes tendres dans le ciment brut. Costantino a reçu des dizaines de fois l'ordre de l'arracher, d'en faire un tas et de le brûler au milieu du champ, mais un contrordre signé du Fou l'a toujours arrêté au dernier moment : « J'ai changé d'avis, on ne touche pas au lierre car il sert de refuge aux lézards et aux geckos. »

Fedele, Ottavio et Costantino ont longé tête basse les vingt-cinq mètres de la piscine : elle a été prestement vidée quelques nuits plus tôt, ce n'est plus qu'une fosse vide où les feuilles sèches s'accumulent furtivement sur les carreaux du fond. Dans un coin, une rigole pululait d'insectes et au pied de la paroi les fourmis s'affairaient sur le

corps d'une petite chauve-souris, et Costantino avait l'impression de l'avoir en plein cœur cette fosse, il en sentait le froid. Il est magnifique et soigné le jardin, ce sont des années de dévouement et de pensées attentionnées, c'est un royaume poussé fleur après fleur, on y trouve des roses incroyables et des glaïeuls aussi graciles qu'une belle fillette, mais depuis c'est comme si tout le paysage était dévoré et englouti par cette fosse bleue, aspiré au loin.

« Qu'est-ce que vous avez fait de Serena ? » a demandé Costantino d'une voix si ténue qu'aucun des deux ne pouvait saisir ce qu'il marmonnait et le rabrouer.

« Maintenant, tu viens avec nous, a répondu à tout hasard Fedele. C'est ce qu'a décidé le Fou.

– Qu'est-ce que vous en avez fait, où est-ce que vous vous en êtes débarrassés ?

– Mon pauvre jardinier, tu crois peut-être que dans la vie chacun fait ce qu'il veut », a renchéri Ottavio, et le soleil du matin faisait miroiter les chaussures de Costantino qui l'emportaient ailleurs, et l'ombre des branchages s'étendait sur sa tête.

L'histoire est à son commencement et elle a déjà un pied dans la tombe ; entre les deux, cela flotte incertain, l'être cherche, s'égaré et, en attendant, fait un pas en avant.

Au départ, Costantino était un adolescent, ivre du désir de vivre, et rien n'aurait pu le retenir sur le banc de l'école comme un perroquet qui se balance sur le perchoir de sa cage. Il traînait à travers Centocelle, son quartier, pris au piège : jusqu'à ce nom Centocelle, les Cent Cellules, qui tintait aux oreilles telle une menace cents fois brandie contre la liberté, et les rues déprimantes, toutes baptisées du nom des fleurs les plus belles, rue des Dahlias, des Coquelicots, des Azalées,

lui semblaient pour le coup une insulte, des fleurs contraintes à se dessécher parmi la misère. À dix-sept ans, chaque coin de rue doit ressembler à une promesse, chaque trottoir être un quai pour larguer rapidement les amarres vers l'inconnu. Vivre en ce monde devait être pour Costantino une richesse, mais une richesse prompte à dilapider, et il ne comprenait pas que l'on puisse s'arrimer pieds et poings liés à un lieu et à une obligation, choisir d'être une ancre jetée dans la rade et enfouie dans le sable, retenue par l'angoisse de la vie, plutôt que de cingler toutes voiles dehors. L'amour était l'échappée la plus belle, à chaque nouveau rendez-vous avec une fille, Costantino embarquait sa malle sur une chaloupe imaginaire et saluait le large des battements de son cœur, il enlaçait sa belle et lançait des baisers : mais c'était tout juste une balade sur le rivage, une virée dans le port, et il revenait dépité sur ses pas, vers la lassitude sans nom du quartier. Ses modestes fiancées ne voulaient pas renoncer à leur maison, aux camarades, aux habitudes, elles ne voulaient pas d'un amour qui balaye tout sur son passage : ça leur plaisait de se promener le dimanche dans les rues minables au nom de fleurs en serrant bien fort le bras de leur mâle, avec l'espoir secret que quelqu'un les observe de derrière une fenêtre.

Et tandis que Donata, la fille la plus grasse et tranquille du quartier, le masturbait dans une carcasse de fourgon abandonnée près du Forte Prenestino, Costantino lui disait en ahanant : « Donata, quelque chose m'attend, j'en suis sûr. Nous répétons à l'infini un jour identique, toujours plus morne et étriqué, comme dans les miroirs de Mario, le coiffeur : mais nous venons d'ailleurs et nous devons y retourner, même si cela fait mal. Nous sommes les gouttes, tiédasses, froides, d'un robinet, toc toc toc, mais la source avec sa pureté, celle qui est cachée au cœur dans l'obscurité des conduits, comment la trouver ?

– Qu'est-ce que tu en as à faire, ce sont des délires de gamin capricieux, rétorquait Donata.

– Même si le bonheur se niche en un lieu redoutable, je veux le rejoindre.

– Probablement au cimetière, ajoutait la fille en retirant sa main humide.

– Tu ne veux pas m’accompagner ?

– Non, Costantino, j’ai tout ce qu’il me faut ici. Il me suffit pour être heureuse d’être avec des personnes qui m’aiment.

– Donata...

– Trouve-toi un boulot qui te vide la cervelle et ne viens plus m’embêter, par pitié. »

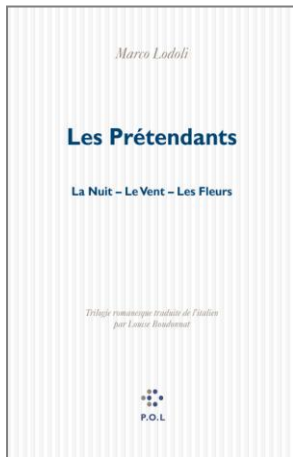
Costantino se mit à boire dès le matin ainsi qu’à chaparder, et à chercher sans motifs la bagarre au sortir des bars, juste pour que les gens sachent que lui ne se rendrait jamais. Mais quand il nouait ses chaussures, il s’embrouillait encore dans les lacets. Il fracturait les troncs de l’église San Felice, et utilisait la plupart de son butin pour allumer les rangées de cierges électriques dans les chapelles latérales, où l’ombre stagnait dans un silence qui allait peut-être brutalement voler en éclats sous les paroles de la providence. Il s’agenouillait, priait Dieu ou le diable, les mains jointes, les ongles rongés jusqu’au sang : « Envoyez-moi un signe, aidez-moi à comprendre ou faites-moi mourir sur-le-champ. »

Les femmes du quartier disaient : « Costantino, celui avec la tignasse blonde, le fils de la signora Bianca, ce n’est pas un mauvais bougre, mais il a l’âme semée d’épines. » Et d’autres ajoutaient : « Il en a aussi plein les pieds, il passe son temps à se lamenter mais il est toujours à traîner dans les parages, il ne décampera d’ici que le jour où la police l’embarquera. »

Mais c’était l’angoisse qui poussait Costantino à voler des voitures : il les faisait démarrer d’un court-jus et fonçait vers le centre-ville. Il se garait dans une ruelle, abandonnait la voiture et sillonnait

N° d'éditeur : 2230  
N° d'édition : 173844  
N° d'imprimeur : 11xxxx  
Dépôt légal : août 2011

*Imprimé en France*



# Marco Lodoli Les Prétendants

Cette édition électronique du livre  
*Les Prétendants* de MARCO LODOLI  
a été réalisée le 13 mai 2011 par les Éditions P.O.L.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en mai 2011  
par Normandie Roto Impression s.a.s.  
(ISBN : 9782818000014)  
Code Sodis : N49819 - ISBN : 9782818014042  
Numéro d'édition : 173844